

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 43

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 8 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



PORQUE TREBELHIET NE VA PAS AO PRIDZO

'E su que Trebelhiet n'avâi pas einveintâ la pudra, ni la mécanique po fére lè beliet de banqua. Mâ n'étâi pas sa fauta assebin. Lâi avâi pas tant età baillî. Prâo su que lo idzor que l'avant partadzî tote lè malice cindre tote lè dzein de la terra, l'étâi arrevâ justo trào tã. Dza, quand l'étâi êcouli, lo régent lâi desâi :

— Récite vâi ton aleçon, Trebelhiet, mâ, avoué lè mot dâo làvro. L'è pe justo !

Faut vo dere que Trebelhiet n'avâi jamé su âo justo que l'étâi que tote cliâo petite bête naïre que lâi a su lè làvro. Quand faillâi lière, se lâi avâi fuseau, ie desâi museau ; se lâi avâi vandois, ie lièsâi vâodâi, et po vicissitude, — on tot croûite mot po lè z'êcouli, — ie desâi ein quequelheint : *vi . . i, vi — c . . i, ci — si . . i, si — t . . u, tu — d . . e, de*, cein fâ dévestiture. Et tote lè z'affère, lè z'arreindzive dinse.

Et po tsantâ, faillâi l'ouère déblliottâ cliâo couplliet ! Lâi compregnâi atant que ma choqua et na pas dere :

Avec allégresse, marcher vers le ciel,

quemet lo menistre lâo desâi à l'êcoula de la de-meindze, ie tsantâve :

Avec la négresse, marcher vers le ciel.

On coup, lo régent lâo z'esplichâve tot cein que faut fére atteinchon su lè tserraire quand lè tenotmobile l'arrevant âo dissime galop. Et lâo desâi assebin :

— Dis mè vâi, Trebelhiet, se l'è tã que t'allève dein cliâo tenotmobile et que te vâve onna pancarta que sè dit : « *Allure, 18 kilomètres* », que peinserâ-to ?

Et Trebelhiet l'avâi de :

— Ie peinséré, régent, que oncora dize-houit kilomètre, sè vâo trovâ on velâdzo que s'appelle *Allure*.

Lè mousse l'avant risu et l'avant batsî *Allure*.

Pouâve pas comprendre cliâo règle dâo diablio que lâi diant l'*addition*. Lo régent lâi desâi :

— Diéro fant quatro et tràî ?

— Euh ! euh !

— Tè, Trebelhie, tè beto cliâo quatro coque dein ta catsetta, et pu oncora cliâo tràî dein la mîma fatta. Diéro ein a-to ora ?

— Aomète veingt.

— Veingt ?

— Oi, po cein que i'èin avé dza ramassâ bin quaque zene, ein vegneint, dèsô la nohîre à Tyu-de-bûro, et que l'è zavé justameint messe dein mon bosson.

Et tot parâi, Trebelhiet l'avâi de cliâo rebrî-que qu'on pouâve pas mè.

On coup, reincontre lo menistre.

— T'i quie, Trebelhiet !

— Oi, monsu lo menistre.

— Dis mè vâi, te vin pas âo pridzo ?

— Na, monsu lo menistre.

— Porquie, Trebelhiet ?
— Ne voliant pas, âo velâdzo.
— Quemet ? Cò ne vâo pas ?
— Ti cliâo dâo velâdzo.
— Porquie ?
— Oi. Mè diant que se lâi vé, leu ne lâi âo-drant pas et mè fotrânt onna bourlâie.
— Mâ, porquie ?
— Po cein que, monsu lo menistre, quand su âo pridzo, ie ronfliô... et pu cein lè reveille !
Marc à Louis.

Trop loin ! — Toupin avâit une manière de questionner tout le monde et de mal questionner. Il arriva qu'à un grand dîner sa voisine lui dit :

— Je crois, Monsieur, que les habits des hommes devraient être de la couleur de leurs cheveux, un homme avec des cheveux noirs devrait porter un habit noir, un homme aux cheveux bruns avoir des habits bruns. Ne pensez-vous pas ?

— Ça se peut, dit Toupin, mais supposons qu'un homme soit chauve...

HISTOIRE NATURELLE

DANS les compositions d'histoire naturelle du petit Auguste, nous trouvons la page suivante que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. Ils verront que l'instruction est vraiment une belle chose. *La Rédaction.*

Le Raisin.

Le raisin se présente à nos yeux sous forme de grappes composées d'une tige à laquelle sont suspendus un grand nombre de petits ballons, ordinairement captifs, et vulgairement appelés grains.

Dès sa plus tendre enfance, le raisin est l'objet de soins constants et affectueux. On le saupoudre de soufre, on l'arrose de sulfate de cuivre, et si, malgré cette médication aussi agréable qu'énergique, on s'aperçoit que les grains s'étioient, deviennent grêles, on s'empresse de faire parler la poudre, dans une espèce de canon entonnoir appelé canon para-grêle qui, comme son nom l'indique, a pour mission de préserver le raisin de l'atrophie.

Enfin, si la gelée, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le vent, la neige, le mildew, le phylloxéra, etc., etc., y consentent, le raisin finit par mûrir.

Son propriétaire qui, jusque-là, le soignait avec jalousie, s'empresse alors de le fouler aux pieds.

Voilà bien la logique humaine !

Un certain nombre de grappes échappent heureusement chaque année aux pieds de leurs bourreaux et sont livrées à la consommation.

C'est un fruit agréable, mais que nous pourrions ranger dans la catégorie des fruits décevants. Il faut, en effet, quand on mange des raisins, s'abstenir d'ingurgiter la tige, la peau et les pépins, choses éminemment indigestes. Seul, le jus — le jus divin — peut être absorbé sans inconvénient.

En prenant de l'âge, les grains qui ont échappé au piétinement et à la mastication, se dessèchent, se ratatinent, se rident — comme vous et moi, hélas ! — Mais au lieu de blanchir, ils noircissent. Eux qui dans leur âge mûr étaient si pleins, si ronds, si bouffis, deviennent bientôt méconnaissables, tant ils sont plats... Rondeur et décadence !... En vieillissant, le diable se fit ermite, le raisin, lui, devient mendiant et sur lui pleuvent... les amandes.

L'ALLIANCE

Elle me demande, se dit Reymond Huguet en descendant de bicyclette au bas de la rue des Jardins qui montait décidément trop, je me demande si Elle sera encore là aujourd'hui.

Elle, c'était la femme de chambre du rez-de-chaussée de l'immeuble numéro 23 de la rue susmentionnée que, depuis huit jours, Reymond Huguet voyait chaque matin, au moment précis où il passait, se pencher à la fenêtre et étendre la main pour secouer un petit chiffon bleu, comme pour faire un geste amical. La première fois, il avait seulement noté au passage que cette jeune fille était jolie et qu'elle avait un air doux qui plaisait, la deuxième fois, il avait souri, la troisième fois, il avait souri encore, en soulevant sa casquette. Elle avait souri aussi, rougi, et s'était vite retirée... Y serait-elle aujourd'hui, à sa fenêtre ?... Numéro dix-neuf... Numéro vingt-un... Ah, par exemple, c'est dommage... vexant, ça...

Juste au moment où il passait, la main retirait le chiffon bleu, mais il crut s'apercevoir que le rideau de gauche bougeait un peu et que, de derrière cet abri, deux jolis yeux, dont il ne savait pas même la couleur, le regardaient passer... Alors, derechef, il souleva sa casquette.

Tout le reste de la matinée, Reymond fut pensif et distrait, et, dans l'atelier de M. Schneeberger, ébéniste, où on le tenait pour un bon ouvrier, il ne fit que des bêtises. Tandis qu'il enveloppait une carcasse de bois de sapin dans une mince feuille d'accajou pour en faire un bureau Louis XVI, il revoyait, penché à une fenêtre, un joli buste et un jeune visage où passait, comme un motif gai dans un orceau grave, un fugitif sourire. C'est que M. Reymond Huguet, grand, fort, sans peur et sans reproche, qui ne craignait ni patrons ni camarades, qui boxait volontiers et qui, une fois, avait affronté cinq minutes un lion dans une cage, Reymond Huguet ne pouvait rencontrer le regard d'une jeune fille sans sentir vaciller son cœur. Et celle-ci, cette petite femme de chambre qui secouait son mouchoir bleu avait quelque chose... voyons... Un peu triste ?... Non, mélancolique plutôt, ou pensif. Pourtant, elle avait eu ce gentil sourire... Comment était-elle, au juste ? Jolie, il ne pouvait pas le jurer, elle était à demi cachée derrière ces buissons de lilas. Il n'avait vu que ses yeux et ses cheveux, ses beaux cheveux d'un blond vif, un blond brillant, un blond d'alliance, quoi... Il se redressa pour regarder son ouvrage, et rit en lui-même. Voilà qu'il pensait déjà à passer une alliance au doigt de cette jeune fille blonde qu'il ne connaissait pas mieux que le Sha de Perse... Quel drôle de type il était... Voilà cinq ans qu'il causait tous les jours avec Simone, voilà cinq mois qu'il faisait des courses de montagne avec Odette, voilà quinze jours qu'il badinait avec Lucienne et jamais il n'avait songé à parler mariage à aucune des trois. Et celle-là, qu'il avait entrevue à une fenêtre, à travers des lilas...

— Dites donc, Huguet, qu'est-ce que vous fichez avec ce tiroir ?... Vous ne voyez pas que la marqueterie fait l'angle ?... Bougre d'étourneau, voilà une heure de fichue.

— Cinq minutes, dit Reymond avec un flegme